

France, tous les départements situés sur les bords de la Méditerranée emploient presque exclusivement ce procédé, connu sous le nom de *dépiquage* ; voici en quoi il consiste. Sur une aire de quinze à vingt verges de diamètre, on étend une épaisse couche de blé ; un conducteur se place ensuite au centre de l'aire ; et tenant dans ses mains les guides de deux, de quatre et jusqu'à six paires de mules, il les fait trotter autour de lui pendant que plusieurs hommes, à l'aide de longues fourches, poussent sous les pieds des animaux les épis qui n'ont pas encore été suffisamment froissés.

Le dépiquage est très-expéditif, et j'ai lu dans un mémoire, publié par la société royale d'agriculture, qu'un haras de vingt quatre chevaux dépiquait ordinairement, par jour, 3,200 gerbes de blé, rendant 750 minots de grain. La rapidité de l'opération et l'amélioration de la paille sont, du reste, les seuls et faibles avantages de ce procédé. D'abord, aucun mode d'égrenage n'est aussi dispendieux ; ensuite, comme il est impossible de disposer sous un abri quelconque une aire assez vaste pour que le cercle, parcouru par les chevaux ou les mules, ait un diamètre suffisant, si malheureusement le temps se met à la pluie ou à l'orage pendant l'opération, le cultivateur éprouve inévitablement une perte considérable. A mon avis, le dépiquage est au fléau ce que le fléau est à la machine écossaise.

En Espagne, en Italie, même dans quelques-uns de nos départements, les paysans attellent des bœufs, des chevaux ou des mulets à des cylindres cannelés ou garnis de dents, et font passer et repasser ces rouleaux sur leurs gerbes.

Parmi ces appareils il en est de très-ingénieusement disposés ; et dans les environs d'Agen j'en ai vu un qui, entraîné par un seul cheval, et desservi par un homme et quatre femmes, dépiquait fort convenablement 50 minots de blé par jour ; mais le travail s'exécutait en plein air ; il ne peut même pas s'exécuter autrement, parce qu'il est indispensable que la paille soit chauffée par les rayons du soleil pour laisser plus facilement échapper le grain. Ce seul motif empêchera toujours les cultivateurs du nord et du centre de la France d'adopter les rouleaux, même celui de Lot-et-Garonne, le plus parfait dont j'aie entendu parler.....

Voulez-vous, mes jeunes amis, puisque nous parlons de machines, jeter un coup d'œil sur toutes celles que j'emploie ? Elles sont près d'ici.

CHARLES ET AUGUSTIN. — Très-volontiers Monsieur.

#### SEMOIRS MÉCANIQUES.

M. DE MORSY. — Eh bien passons par cette porte. Voici d'abord mes semoirs mécaniques. J'en ai, comme vous

voyez une nombreuse collection ; preuve évidente que je n'en ai pas encore trouvé un bon ; car je n'aime pas les instruments inutiles, et du jour où je découvrirai un semoir fonctionnant bien, je me hâterai de mettre à la feraille tous ces outils imparfaits.

Le premier à droite est le semoir de Norfolk (Angleterre) ; c'est un appareil très-ingénieux, j'en conviens qui sème à la fois une largeur de trois mètres, et qui, du même coup, enfouit et recouvre la semence ; mais l'emploi de cet instrument exige une terre si bien préparée et tant de précautions, il se dérange si souvent, que j'ai renoncé à m'en servir.

A côté du semoir de Norfolk se trouve le semoir de Tull ; moins expéditif que son voisin, il est encore plus fragile et plus capricieux.

Un peu plus loin est un semoir français, celui de M. Hugues (de Bordeaux). Si je pouvais ensemençer toutes mes terres moi-même je n'emploierais pas d'autre instrument. Il se compose, comme vous le voyez, de deux trémies jumelles destinées à recevoir la semence ; ces trémies, percées de sept ouvertures, laissent écouler la graine dans un cylindre auquel une roue, tournant sur le sol par la marche même de l'appareil, communique un mouvement de rotation. L'effet des révolutions du cylindre est de diriger la semence dans sept tuyaux qui la déposent régulièrement dans autant de rigoles creusées par un couteau précédant les tuyaux. Une chaîne, faisant les fonctions de herse, recouvre immédiatement les graines ;

Remarquez que la machine reçoit son action d'une roue portant sur le sol, roue dont chaque révolution chasse une quantité déterminée de semence, et que le cheval attelé au mécanisme de M. Hugues peut aller vite ou doucement, s'arrêter et repartir, sans compromettre l'égalité de la semaille.

Une autre trémie, munie d'un cylindre fonctionnant comme celui dont je viens de vous parler, répand au fond de la raie où le blé tombera quelques secondes plus tard une certaine quantité d'engrais en poudre.

Ce semoir étant porté sur trois roues, en y comprenant la roue motrice, l'homme chargé de le manœuvrer s'appuie sur les mancherons qui terminent l'appareil, et, tant que tout va bien ses soins se bornent à alimenter ses trémies et à diriger son cheval.

Que vous dirai-je maintenant de ces brouettes, de ces tamis plus simples et moins embarrassants, il est vrai ? J'ai eu la patience de les expérimenter tous, et, pour formuler mon jugement en une seule phrase, j'ai reconnu que beaucoup, éclos au souffle d'une excellente idée, n'avaient d'autre tort que d'être nés avant leur époque.

AUGUSTIN. — Comment cela, Monsieur ?

L'INTELLIGENCE VAUT PLUS QUE LES BRAS.

M. DE MORSY. — Mon ami, aussi longtemps qu'au lieu d'aides intelligents et zélés, qu'au lieu de coopérateurs intéressés à nos succès, nous aurons des valets récalcitrants, ignorants, entêtés, habitués, suivant la juste expression d'un agronome, à faire abnégation de leur esprit pour ne développer que leur appareil musculaire, tous les instruments perfectionnés qui demandent des soins, du tact, des connaissances mécaniques, échoueront plus ou moins complètement dans nos fermes. L'outil doit être au niveau de l'homme qui l'emploie. Quel est le but de l'inventeur d'un instrument mécanique en général ? d'obtenir avec moins de travail, moins de fatigue, un résultat très-utile, d'économiser la force humaine ; mais celui qui veut, au moyen d'un mécanisme, ménager son corps ne parviendra à ses fins qu'autant que les efforts de son intelligence suppléeront à l'amoindrissement de ses efforts physiques.

Plus un instrument est parfait, plus son rôle a d'importance, et plus les services qu'il est appelé à rendre sont complexes, plus cet instrument exige un conducteur habile et éclairé : malgré l'immense supériorité de la locomotive sur la charrette, la première entre les mains d'un rustre serait aussi dangereuse qu'inutile, tandis qu'il tirera parti de la seconde.

#### CHARRUES.

Après les semoirs viennent mes charrues. En voilà de toutes formes les unes sans roues, les autres avec une, deux, trois roues. Celles qui n'ont pas de roues sont désignées sous le nom commun d'araïres. Mais je vous ai donné quelques détails sur ces machines ; nous ne nous y arrêterons donc plus.

CHARLES, posant la main sur une charrie. — En voilà une, Monsieur, qui se distingue particulièrement des autres ; elle a trois coutres et autant de socs et de versoirs.

M. DE MORSY. — Encore une invention anglaise. L'idée de tracer trois sillons à la fois, et par conséquent de faire triple besogne dans un même espace de temps, est sans doute excellente ; l'instrument est bien conçu et bien capable de rendre des services dans des terres légères ; mais il faudrait être doué d'une vigueur surhumaine pour manœuvrer pendant toute une journée une aussi pesante machine ; c'est déjà une affaire que de la mener aux champs à travers les fondrières de nos chemins vicinaux. En résumé, le principal motif qui m'y a fait renoncer, c'est l'impossibilité d'écarter avec elle des labours assez